

## CHAPITRE XVIII

### LES FANTASMES D'ANGELA

Je tiens à aviser le lecteur que, bien que les possédant toutes dans mes notes intimes, je n'apposerai pas de dates à mon récit. Moi qui ai toujours eu en horreur les comptes et les chiffres, je ne tiens pas à faire de mon livre, un manuel de mathématiques.

L'histoire commence une fin de mois d'octobre, j'avais passé un été excellent à Sitges en faisant des portraits, mon compte en banque était garni (cela ferait certainement rire un homme d'affaires) mais pour un vagabond de mon espèce, cela aurait pu passer pour garni. Bref, comme l'année auparavant, je gagnais Las Palmas.

Je venais tout juste de passer une semaine dans la région parisienne en compagnie d'une petite infirmière qui s'appelait Yolande et dont je parlerai plus loin. Un beau matin vers 8 heures, j'arrivais au port de Las Palmas.

J'ai toujours été d'un naturel dragueur et ne perds pas une occasion ! Non ! J'essaie simplement de vaincre ma timidité en violant parfois les événements et les choses. Je me rendis sur la plage.

Lorsque j'aborde les filles dans la rue, je suis tout d'abord mal à l'aise, j'essaie de me forger un sourire le moins niais possible, ma voix rauque passe

difficilement à travers mes lèvres et j'ai l'impression d'être un ours.

D'ailleurs, je n'ai qu'à observer le miroir que me forgent les autres mâles dans le même cas pour me persuader de combien j'ai raison.

Une fille était allongée sur le sable, en maillot d'étoffe de blue jeans. De gros yeux de méduse et de grosses lèvres charnues. Oh ! J'aimerais me remémorer ma première impression. Une impression de déjà vécu et de passer avec elle.

Une irradiation émanait d'elle, forte, puissante, malfaisante et mystique à la fois. Une irradiation qui m'attirait comme l'aimant, le fer. Je lançais en anglais une banale connerie comme "Bonjour, comme il fait beau". Elle releva la tête, me toisa de la racine des cheveux à la pointe des pieds avec un profond mépris, des yeux de glace que je n'oublierai jamais et que j'ai eu maintes autres fois, l'occasion d'observer chez elle. Et me jugeant si peu digne d'intérêt, elle laissa pesamment retomber sa tête sur le sable. Je n'ai jamais eu et je m'en félicite l'insistance persistante des espagnols et des italiens dans ces cas là, persistance qui sombre souvent dans la grossièreté et l'impolitesse. Non, soyons un ours d'accord, mais un gentil ours. Sur ces entrefaites, je continuais ma route sur la plage à l'affût comme un chien de chasse. Mais bien vite, jugeant sans doute les autres créatures du sexe faible (o combien fort) peu dignes d'intérêt, je

retournais sur mes pas, et retombais en face de la même belle.

Il n'est pas dans mon habitude de me répéter et une fois de plus, je ne peux expliquer mon attitude. J'ai toujours dit et estimé qu'il existait suffisamment de femmes dans le monde pour que l'on évite d'être le chevalier ridicule tant que servant d'une, exclusive. Pauvre de moi, si j'avais su à cet instant combien j'allais ramper devant elle au point de douter de moi et de me mépriser dangereusement. Bien sûr, nous n'avons pas d'excuse, et nous connaissons toujours un petit peu le futur des choses. Mais je fais partie de ces gens qui aiment le danger, qui aiment mettre la main au feu afin de se brûler et d'analyser ses impressions. Ce que l'on ne peut jamais prévoir, c'est l'intensité de la brûlure mais encore pourrait-on la supporter "Re-Bonjour mademoiselle, je suppose que vous avez des regrets, car malgré les apparences vous louchez vers moi en pensant à la belle aubaine que vous avez manquée". Cette fois elle releva la tête, un timide sourire d'abord qui se transforma bien vite en rire sonore. "Are you Spanish ?" Well ! Set down!". Telles furent les premières paroles que m'adressa Angela, elle s'appelait Angela.

Et elle me dit par la suite qu'elle ne daigna continuer la conversation que parce que je n'étais pas espagnol. De sa sphère de froideur anglo-saxonne et de son English self-control, elle méprisait hautement ces

latins qui ne pouvaient rien faire discrètement et sans ampleur théâtrale.

Je m'assis donc sur le sable et nous bavardâmes. Elle était arrivée de Londres la veille dans un bateau qui allait sur Cap Town.

Elle comptait passer l'hiver à Las Palmas, elle cherchait du travail, n'avait aucun papier pour cela et trouvait la vie belle.

Bref, je savais pertinemment que dans sa situation l'on ne pouvait que faire un travail "noir", c'est-à-dire non déclaré et que si l'on est une jolie fille, que l'on sache ou veuille ne vendre ni peintures ni fleurs, ni jouer de la guitare sur la plage, il ne reste qu'une solution, travailler dans des "Bars Club".

Ces "bars Club" qui existent dans les îles et sur la péninsule sont en quelque sorte "des pièges à cons" où des messieurs solitaires viennent payer cinq cent pesetas, une bière qui en vaut quinze dans un bar normal, admirent les belles mais pas "touche" et vont gentiment se masturber dans leur lit.

Les filles ont généralement 40 ou 50 % sur le fric laissé par ces pigeons sociaux.

Les filles sont pour la plupart stupides, n'ont d'autre préoccupation dans la vie que leur minois et leur cul et sont tellement sollicitées par le mâle dans ses instincts les plus vils qu'en général, elles méprisent les hommes et en particulier les professionnelles comme c'était le cas d'Angela. En toute conclusion utile, elles

sont à fuir par le jeune homme romantique et amoureux qui ne tarderait pas à devenir fou à leur fréquentation. Seuls avec elles, les maquereaux et les gigolos arrivent à leur fin car ils font partie du même monde et savent comment leur parler. Les maquereaux par les menaces et les récompenses si elles ont besoin d'être dominées et sont paresseuses. Les gigolos dont elles paient les services et qui n'ont par conséquent pas mot à dire.

Si elles sont dominatrices, elles en font leur esclave domestique et consentant afin de mieux mépriser son sexe et de se persuader de la raison de leur mépris.

Mais en général, cette deuxième race a la vie moins dure que la première car il n'est point placé sous le signe de la force. Les filles se lassent vite du gigolo le plus obséquieux et ils ont souvent à changer de râtelier. En général, ils ne sont pas regardants sur la matière mais savent que plus la fille est belle, plus elle sera exigeante en fonction de ses offres. Ils sont d'une vulgarité et d'une bassesse à toute épreuve qui me les fait mépriser au plus haut point. Ils n'ont aucun sens ni du beau, ni de l'esthétique, et je crois bien que Dieu, malgré son infinie bonté ait oublié de les doter d'une âme.

A propos d'âme, je me rappelle avoir lu quelque part qu'un quelconque médecin rustre et sûrement dénué d'imagination ait un jour dit "Depuis le temps que je dissèque, je n'ai jamais vu ne serait-ce qu'une oreille

de cet animal que l'on appelle l'âme". N'est-ce point la preuve de la plus vile bestialité que de tout rapporter à des comparaisons matérialistes, ce qui ne peut en aucun cas en avoir. Puisqu'il parlait ainsi, ce pauvre crétin et qu'il ne pouvait croire qu'à ce qui avait des pieds et un cul matériels et une forme terrestre bien sûr, avait-il jamais vu l'esprit, la bonté, sentiments nobles, marcher dans les êtres avec des pattes de chimpanzé ? Et si sa connerie avait pu avoir des jambes, sûrement en aurait-elle eu de bien grandes ! Tout existe car l'homme n'a rien inventé à part les mots qui nomment les choses et encore là, toutes les races, bien que les prononçant différemment, désignent par eux les mêmes choses. Et ce qui ne peut se voir ni se toucher possède aussi des équivalences de traduction.

Well ! Ne nous égarons point et revenons à Angela. A propos de bars. Tiens ! On lui avait déjà donné quelques adresses à Londres. Je lui dis à quel point je les détestais, que l'an dernier une de mes maîtresses y avait travaillé, que je l'avais perdue etc... etc... Que je n'aurais point voulu de maîtresses faisant cela, etc...

Angela avait pour habitude, bien que n'en faisant qu'à sa tête, de ne point contrarier les gens et d'être toujours de leur avis. Déformation professionnelle. Que sais-je ! Elle était entièrement d'accord avec moi sur tous les points, ce travail là n'était vraiment pour elle qu'un bouche trou et elle pouvait faire des tas

d'autres choses mais après tout, vu qu'on ne lui donnait guère le choix... Bouche trou, qui avait duré plus de cinq ans à Londres alors qu'elle était anglaise et qu'elle aurait pu faire, ces tas d'autres choses...

Sur ces entrefaites, je l'invitais à aller prendre un verre de jus de fruit dans un bar du coin, jus de fruit qui était fait avec le fruit choisi à l'étalage par le client et broyé par un appareil.

Nous passâmes la journée ensemble. Elle cherchait un appartement pour l'hiver moi aussi, je fis sans succès quelques adresses, j'avais le tort de dévoiler ma profession et d'après le vieil adage qui veut les artistes pauvres, l'on me claquait la porte au nez.

Nous nous quittâmes et nous nous retrouvâmes le soir, j'avais quelques adresses de ces fameux bars que m'avait donné un ami toulousain, Bernard, qui tenait une discothèque "Le new Top Ten" à Las Palmas, discothèque où les clients étaient fort rares et à chercher à la loupe bien souvent.

Après avoir salué Bernard, nous fîmes donc le tour de ces quelques bars. Le premier était tenu par un "Pied Noir" nommé Gilles, qui trouva Angela fort appétissante et lui proposa ses gains. Quelle ne fut point ma surprise en l'entendant se révolter, qu'on lui offrait bien au-dessous du tarif habituel, etc... et... comme elle était loin de la naïveté de Brigitte, une maîtresse allemande que j'avais moi-même l'an dernier envoyée à ce genre de bars. Brigitte, à qui il me

semblait ne point tenir, qui me quitta un jour avec un distributeur publicitaire de ce même bar où elle travaillait.

Brigitte, qui me laissa seul dans une atroce souffrance, oh ! Non point parce que je l'aimais, je l'avais toujours trouvée lourde, stupide et encombrante. Mais n'avait-elle point été toujours douce, correcte et caressante bien que parfois emmerdante.

Mais pendant longtemps, j'avais douté de moi-même et de mes sentiments humains. Brigitte était alors pour moi le symbole de la femme que je ne savais pas rendre heureuse. Mais tout ceci est une autre histoire et j'espère bien avoir l'occasion d'en reparler dans un autre récit.

Ah ! Lecteur comme je dois t'embrouiller avec tous mes hors-sujets. Moi qui m'étais promis de te parler d'Angela, mais à peine ai-je émis le son d'un autre mot, ne voilà-t-il pas qu'il me rappelle des rivières de souvenirs desquels je ne puis m'empêcher de parler et de m'embarquer dans un autre train qui ferait un détour pour voir un beau paysage. Il est bon de flâner, l'être humain est toujours trop pressé.

Et mes longues phrases qui te laissent sans souffle. Je n'ai jamais su faire de phrases courtes. Tout juste si à la fin l'on se souvient du début. Ah ! Je suis d'humeur ce soir. Je voulais te dire. Je suis comme le naturiste qui voudrait te décrire une forêt, mais qu'au seul énoncé du mot arbre, ne peut s'empêcher de disséquer

celui-ci en te décrivant son écorce, sa chair, sa sève, comme si tu ne le savais pas !

Mais Brigitte, tu ne la connais pas, permet donc que je fasse un petit intermède. "Hypocrite lecteur, mon complice, mon frère" a dit Charles Baudelaire. Et Léo Ferré ne manquerait certainement pas d'ajouter "Comme tu te délectes à fouiller de ton groin immonde dans la vie de l'un des tiens". Mais où est Angela dans tout cela, attends, que je crie un bon coup afin qu'elle revienne ANGEEEELA....Ah ! Oui la voilà ! Donc, Angela et moi continuâmes la tournée des bars, et elle se décida pour le lendemain à aller travailler au "Stefanis Bar" tenu par un nommé Juan, un "vendu" et une "balance" avait dit Bernard qui ne l'aimait guère à tort ou à raison. "Son frère est flic et par lui tout se sait si l'on fraude". Exténué, je quittais Angela pour aller dormir dans un petit hôtel du parc Santa Catalina et nous nous fixâmes rendez-vous pour le lendemain dix heures.

Je vais faire un petit intermède que je juge utile pour vous parler de Maurice Sachs. Connaissez-vous Maurice Sachs ? Non ou si peu. D'abord, parce que Maurice Sachs n'est point connu et je viens moi-même de le découvrir. D'abord Maurice Sachs fut un jeune homme, comme certains d'entre vous ou moi.

Un jeune homme qui a écrit deux ou trois livres oh ! Lecteur ! Ne va pas le chercher dans les rubriques académiques de nos vieux Schnocks, ou dans les

manuels des professeurs d'université car il ferait rougir de honte ces vieux débris.

Maurice Sachs a eu l'impudeur et la franchise de mettre au grand jour ce qu'ils prennent tant de soin à cacher.

Sans mystère et sans ambages, il se décrit tel qu'il est. Mais quelle richesse de style ! Quelle poésie dans la prose ! Tiens ! Laisse moi ouvrir mon livre au hasard, tu te rendras mieux compte "... Un personnage au port magnifique, qui était boutonné dans un grand manteau à carreaux comme si l'on l'y avait cousu et dont la tête au bout du manteau apparaissait ronde et soufflée tel qu'un bon morceau de chair échappée au dernier lieu de la saucisse et qui fait bourrelet à part.

Il n'arrête pas, tout le livre est comme cela. La poésie et la suggestion poétique par l'image lui viennent tout naturellement, jaillissent à profusion comme l'eau claire et limpide d'une source.

Chez lui, c'est naturel et l'on ne sent rien de forcé. Et moi qui plus haut parlais de ces vieux Schnocks que l'on cite à l'école, il y en a tant et tant qui pressent et pétrissent la terre aride de leur cerveau afin d'en extraire péniblement une misérable goutte de cette même eau.

Mais revenons à Angela qui fut ponctuelle à son rendez-vous. Nous déjeunâmes et nous partîmes au parc Santa Catalina où tout comme l'an dernier, je voulais exposer mes dessins. Là, je rencontrais Juan,

le garde, qui s'occupait du bon maintien de ce même parc. Juan à qui je donnais d'entrée une "propina".

Afin d'éclairer la lanterne du lecteur, je me dois d'expliquer que ces petits fonctionnaires subalternes des îles sont bassement corruptibles et au plus haut point.

Et je crois que Juan pour peu que la "propina" soit proportionnelle à l'offre, aurait tour à tour vendu sa mère, son froc ou son cul. Et il était toujours à rôder autour des vendeurs ambulants comme un loup maigre. Je n'aurais pas tout de suite mon permis mais grâce à cette "miraculeuse propina", je pouvais déjà exposer mes modèles.

Un jour, Juan qui soi-disant voulait exercer ses talents, eut le culot de mendier de la peinture à un professionnel "Oh ! Dit-il de la vieille, de celle qui ne te sert plus !". Je vous laisse le soin de l'imaginer. Et Michel, un portraitiste de mes amis, de me dire "Pour peu que mes pompes lui plaisent, me voilà-t-il pas qu'il va me les demander !"

Un peu plus tard à ce même parc, j'eus le bonheur de rencontrer Armelle et Lionel et je les serrais dans mes bras.

Armelle est la femme de Michel qui possède une clairvoyance et une gentillesse exquise. Lionel est son jeune fils qui possède à la fois la ruse du renard et un masque innocent d'ange et vous ne savez jamais s'il est sérieux ou se moque de vous. Michel, bien que

trop matérialiste au goût d'un rêveur chimérique de mon espèce, possède un cœur d'or tout prêt à rendre service. Armelle avait visiblement l'air de s'ennuyer et présentations faites d'Angela, nous invita tous à aller boire un verre chez elle.

Puis nous la quittâmes et je me proposais de me mettre encore en quête d'un appartement. Takao, un peintre japonais ainsi que fidèle ami, que j'avais connu pendant l'été à Sitges, et aux côtés de qui j'avais travaillé toute la saison, avait promis de me rejoindre à Las Palmas pendant l'hiver et recommandé de prendre un grand appartement. C'est alors que je proposais à Angela une solution qui me travaillait déjà depuis la veille mais que je n'osais formuler de par sa témérité et son impudence, celle de payer une part et de cohabiter avec nous. Sans détours, elle accepta d'emblée.

Ah ! Comme elle me plaisait ce grand échalas de fille et ses moues d'enfant mutin ! Et au passage d'un feu rouge, je saisis bien vite le prétexte de la protéger du circuit pour m'emparer de sa main et elle la laissa couler chaude et douce comme un fruit d'août dans la mienne et tout danger écarté, comme elle ne semblait point la réclamer, je ne la lui rendis pas.

Puis nous proposâmes plus tard d'aller voir une agence en vue d'un appartement et en attendant l'ouverture des boutiques, nous nous rendîmes sur la plage. Là, encouragé par un premier succès tactile, je

me jetais sur ses lèvres comme sur une pomme rouge et tendre et loin de se défendre, elle se coula sur moi mais avec la rapidité d'une explosion comme un liquide brûlant qui se serait insinué dans mes moindres fissures et nous frisâmes l'attentat à la pudeur. A ce moment, je me pris à imaginer et à rêver les douces félicités que j'aurais avec elle dans l'isolement d'une chambre à coucher et je ne pouvais que l'imaginer en amante extraordinaire et génératrice d'un plaisir extraterrestre.

Plus tard, nous partîmes dîner dans un petit restaurant et à ce moment, une lumière rouge de "danger" fit jour dans mon esprit, je lui avais payé bon nombre de consommations, je ne voulais pas payer son dîner. Non, point pour l'argent, mais pour le principe, et par amour propre. J'aime bien qu'une fille me désire pour mes beaux yeux ou le reste mais point pour ce que je pourrais représenter pour elle de comptant en argent. Seule l'idée me met dans une rage froide et me fait haïr la personne ainsi conçue et je le lui dis sans ambages.

"Mais naturellement, bien sûr, d'ailleurs, elle n'avait jamais envisagé..." Et cela rétablit l'ordre de mes idées et la petite lumière rouge s'éteignit.

Angela, je l'appris plus tard à mes dépends, était intelligente, simulatrice et vindicative. Et si on l'avait blessée dans un domaine où elle n'avait point d'armes, elle cachait son dépit et ne vous le pardonnait jamais.

Mais sur un terrain où elle avait la partie belle, elle bondissait comme une tigresse en furie.

Plus tard, nous nous rendîmes dans une agence, toujours en quête d'un appartement. Nous nous décidâmes en fin de compte pour un grand appartement, trois pièces, grande cuisine, living et salle de bains, et comme cela faisait "a lot of money" pour miss Angela, elle paya seulement la moitié du premier mois et je payais entièrement la caution et le mois entier de l'agence ce qui fit effectivement a "lot of money" pour moi.

Bref, nous prîmes un taxi en quête de récupérer nos affaires.

Depuis la veille, la presque totalité de mes affaires à moi, était restée au port sous la surveillance d'un gardien.

Car comme je ne savais point la veille encore où j'allais loger, je n'avais point voulu me trimbaler dans toute la ville avec tout un matériel qu'aurait à peine contenu un mini camion, ainsi, je m'étais rendu au petit hôtel du parc avec seulement quelques affaires de toilette.

Nous récupérâmes le tout et nous rendîmes à l'hôtel d'Angela. C'était un de ces bouges immondes comme l'on en trouve dans tous les ports du monde des pays du sud, et les draps en étaient tellement sales que tout comme je faisais souvent dans ces cas là, Angela avait couché sur le lit sans l'ouvrir. A la réception, le

patron réclama une autre nuit sous le prétexte que la deuxième journée était entamée, et je lui répondis d'aller se faire foutre ou de laver ses draps ou peut-être bien les deux à la fois, je ne me rappelle plus très bien. Nous fourrâmes le sac à dos d'Angela dans un taxi et partîmes vers la place Herman Cortez où se trouvait notre appartement. Là, une fois de plus l'égoïsme intéressé d'Angela aurait dû être pour moi significatif, mais à ce moment là, je n'avais d'yeux que pour sa sculpturale silhouette. Et s'occupa juste de ses quelques petites affaires et lorsque j'eus fini de monter et de descendre plusieurs fois les quatre étages de notre appartement, j'étais exténué et en nage. Je m'affalais dans un fauteuil et essayais de récupérer mon souffle.

Là, les femmes de ménage qui s'occupaient d'aménager notre appartement mirent un temps indéfiniment long à plier et déplier draps et serviettes. J'en avais ma claque, je voulais être seul avec Angela et leur signifiais de partir. Au bout d'une longue heure après être encore revenues trois ou quatre fois sur leurs pas pour répéter les mêmes recommandations, elles nous laissèrent enfin seuls.

Je me jetais sur Angela comme un loup affamé ...

[Lire la suite](#)

[Cliquez ici pour voir quelques images éparses des aventures de Cazaux D'Artagnan](#)